

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 4

Artikel: Rencontre avec Robert Altman et Julian Fellowes
Autor: Altman, Robert / Fellowes, Julian / Salvano, Olivier
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-931178>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

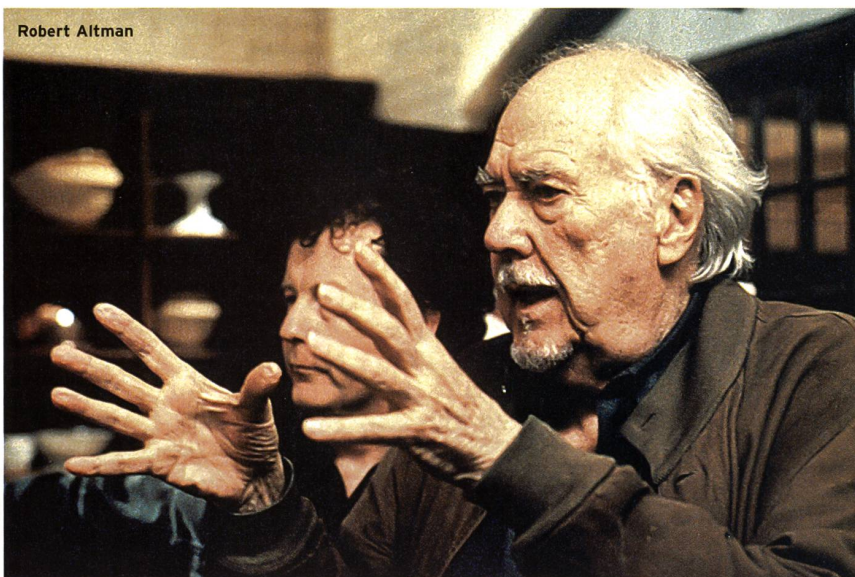
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Rencontre avec Robert Altman et Julian Fellowes

A Paris, Robert Altman et Julian Fellowes, scénariste de «Gosford Park», la première intrigue policière «à l'anglaise» du légendaire réalisateur américain, se sont prêtés au jeu des questions de la presse.

Propos recueillis par Olivier Salvano

De quel genre relève, selon vous, votre dernière œuvre?

Robert Altman «Gosford Park» appartient à un genre unique, car la caméra adopte toujours le point de vue du domestique. Ce film pourrait en quelque sorte être perçu comme la rencontre entre «La règle du jeu» et «Les dix petits Indiens». Je m'intéressais avant tout à la dimension sociale, à l'étude et à l'approche de cette so-

ciété britannique. L'action se déroule en Angleterre, entre les deux guerres mondiales, à une époque où la situation de certaines femmes était dramatique. La seule alternative à la condition de domestique était la prostitution. Après la Seconde Guerre mondiale, les choses ont changé. C'est donc principalement cet aspect social et ce contexte qui m'ont passionné. L'idée du meurtre n'était pas la partie la plus intéressante en elle-même. La question n'est pas «Qui a commis le meurtre?» mais plutôt «Comment se fait-il qu'il faille tant de temps pour que le meurtre soit commis?». «Gosford Park» est donc avant tout une critique acerbe de l'aristocratie britannique.

Le film de James Ivory, «Les vestiges du jour» («The Remains of the Day») abordait déjà magnifiquement cette étude de classe. Vous avez d'ailleurs choisi les mêmes décors (l'intérieur du château). Pourquoi?

Robert Altman Je dois beaucoup à James Ivory. Son travail a été considérable. De plus, son film a déjà familiarisé le public au contexte de l'univers représenté. Un cinéaste essaie toujours de capter l'attention de son public avec des choses qu'il est susceptible de reconnaître très vite et où il va se sentir à l'aise. J'ai donc abordé cette histoire en estimant que le public était déjà un peu habitué... mais pour mieux la retourner et la raconter sous un angle surprenant.

Julian Fellowes Vous savez qu'il y a deux classes bien distinctes dans le film. Les maîtres et les serviteurs. «Les gens d'en haut» et «Les gens d'en bas». Le film de James Ivory est effectivement magnifique et

s'attachait à la relation entre le majordome et la gouvernante. Dans «Gosford Park», ce sont une quarantaine de personnes qui cohabitent dans le château. Ici, la vie des serviteurs a une place tout aussi importante que celle de leurs maîtres.

L'action du film aurait-elle pu se dérouler ailleurs qu'en Grande-Bretagne?

Robert Altman Non, bien que du point de vue philosophique, ou en recourant à un langage universel, l'action aurait évidemment pu se dérouler n'importe où. Ici, il y a le contexte social britannique très spécifique. Je ne pense pas, par exemple, que la noblesse française soit comparable à la noblesse anglaise. Il y a deux ans encore, l'aristocratie britannique s'enrichissait continuellement de nouveaux membres; on anoblissait des gens régulièrement pour permettre à cette classe sociale de perpétuer sa puissance. Mais le film aurait peut-être pu, c'est vrai, se dérouler dans certains royaumes d'Asie!

Les domestiques ont tellement conscience de leur condition qu'ils en arrivent à s'excuser d'écouter un peu de musique après leur service. A l'époque, étaient-ils privés de toute distraction?

Robert Altman Les domestiques se pliaient totalement aux règles imposées. L'aristocratie, quant à elle, ne se divertissait pas. Elle n'allait par exemple pas au cinéma. Regardez la scène où le personnage interprété par Maggie Smith parle d'un film: peu importe pour elle de connaître la fin de l'histoire, puisqu'à l'époque, les gens de son rang ne s'abaisaient pas à fréquenter les cinémas, un divertissement réservé aux masses, mais indigne de l'aristocratie.

Vous n'étiez que quatre Américains sur ce tournage (dont votre fils), le reste de l'équipe étant anglaise. Ne vous sentiez-vous pas un peu exclu?

Robert Altman Je me suis débrouillé pour ressentir ce sentiment par moi-même!... Non, au contraire, tout le monde a été très généreux. Les acteurs et les actrices sont des gens très ouverts qui ne se préoccupent pas de savoir d'où vient quelqu'un, encore moins de connaître son origine. Il y avait une certaine générosité sur le plateau...

Julian Fellowes Le film n'aurait jamais pu être réalisé par un Britannique. Ses a priori

Films PARVOIR ARTISTE DE CINÉMA **PATHE!**

30 billets offerts pour le film «Gosford Park»
En salles dès le 20 mars

Offre exclusivement réservée aux abonnés

Commandez vos billets par le site **www.revue-films.ch**
ou par courrier: Films, CP 271, 1000 Lausanne 9
(maximum 2 par personne)

l'auraient probablement gêné pour avoir un regard neuf. Il aurait difficilement pu trouver la distance nécessaire et indispensable à la réalisation du film.

Vous réalisez à nouveau un film «choral» avec énormément de comédiens, d'histoires et de sous-histoires. Qu'est-ce qui vous attire dans cette abondance?

Robert Altman Je ne sais pas trop comment répondre à cette question. Je vais vous donner mes raisons. C'est un choix artificiel, mais je considère qu'en abordant le sujet de cette façon, on est plus en phase avec la réalité. C'est aussi beaucoup plus pratique et intéressant, car si l'une des histoires ne fonctionne pas trop, on peut toujours la supprimer!

Revenons au mélange des genres. Il y a en beaucoup dans ce film: la satire sociale, le whodunit, même le burlesque avec le personnage du policier...

Julian Fellowes Justement, dans la première mouture du scénario, il n'y avait même pas d'inspecteur. Ensuite, on suivait l'enquête de l'inspecteur à travers les ragots des serviteurs. Robert Altman trouvait que ça n'allait pas, parce que le public allait se poser la question «Mais qui est le meurtrier?». Pour que le spectateur ne soit pas perdu et puisse continuer à suivre les nombreux protagonistes, on a donné au policier un côté comique et burlesque...

Robert Altman Il évoque un peu le personnage de Jacques Tati dans «Les vacances de M. Hulot»!...

L'énigme Alan Bates

Maître d'hôtel au service des McCordle dans «Gosford Park», Alan Bates tire son épingle du jeu avec sa maestria habituelle. Portrait d'un acteur d'exception pourtant peu connu du grand public.

Par Vincent Adatte

En 40 ans de carrière, le Britannique Alan Bates a joué dans près de 70 films tournés pour la plupart par la fine fleur du cinéma d'auteur anglais – Tony Richardson, Ken Russel, Richard Lester, John Schlesinger, Lindsay Anderson, les exilés Joseph Losey, John Frankenheimer, Jerzy Skolimowski, etc. Par deux fois, Bates a connu une consécration publique avec «Zorba le Grec» («Alexis Zorbas», 1964) de Michael Cacoyannis, où il interprète le personnage du jeune écrivain timide, et «Georgy Girl» (1966), une comédie dramatique anodine du très anonyme Silvio Narizzano. Après ces deux immenses succès, Bates aurait pu prétendre au rang de star. Curieusement, il n'en a rien été... L'agent sans scrupule de Bette Midler dans «The Rose» (Mark Rydell, 1979) n'a pas voulu tirer parti de ces crises de notoriété passagère dues à des films qu'il ne tenait guère en estime.

Cet apparent dédain du *star system* trouve sans doute son origine dans les débuts de Bates. Formé à l'Académie royale d'art dramatique de Londres, il se fait



Alan Bates et Helen Mirren

connaître dès 1956 en interprétant le rôle principal de la pièce de John Osborne, «La paix du dimanche» («Look Back in Anger»), qui relance complètement le théâtre anglais. La passion de la scène ne le quitte plus, prenant même plus d'une fois le pas sur le cinéma! Interprète favori des Pinter, Stoppard, Storey et autre Shaffer, Bates passe très naturellement devant la caméra en jouant dans les films adaptés de ces mêmes dramaturges par les jeunes réalisateurs du Free Cinema – «Le cabotin» («The Entertainer», 1960) de Tony Richardson d'après la pièce homonyme d'Osborne, «The Caretaker» (1963) de Clive Donner, d'après Pinter, etc.

Acteur de composition

Un autre facteur qui explique le relatif anonymat de ce comédien irréprochable tient dans sa manière d'aborder les rôles. Agissant en véritable acteur de composition, il est souvent méconnaissable d'un film à l'autre, ce qui empêche le processus d'identification propre au *star system*. D'une sensualité quasi animale dans «Love» («Women in Love» de Ken Russel, 1969), où il brise le tabou de la nudité masculine, Bates peut se métamorphoser sans peine en petit employé arriviste dans «Tout ou rien» («Nothing But the Best» de Clive Donner, 1964), en Juif persécuté dans «L'homme de Kiev» («The Fixer» de John Frankenheimer, 1969) ou en médium terrorisé dans «La prophétie des ombres» («The Mothman Prophecies» de Mark Pellington, 2002), sa dernière prestation en date.

Constance, Comtesse de Trentham (Maggie Smith)

